Opinion

Un adolescent

(dont l'identité est connue de la rédaction)

■ J'ai eu une enfance difficile. Mon père était violent avec ma mère en paroles et en actes. Mon frère et moi avons beaucoup souffert de longues années traumatisantes devant les tribunaux où nous avons été écoutés sans que ce que nous disions ne soit pris en compte.

très dur pour nous. Nous faisions beaucoup d'efforts et avions l'impression de ne jamais être compris. Très vite les tribunaux, avocats, experts ont conclu que, parce que nous disions tous les deux la même chose et que j'avais des paroles "trop matures" pour mon âge, notre maman nous montait la tête. Alors qu'en réalité c'était notre père qui essayait de nous convaincre contre notre maman et sa famille. Il se montrait irréprochable devant les professionnels et inventait n'importe quoi pour attaquer notre mère par tous les moyens.

Nous trouvions cela tellement injuste car notre maman était là pour nous. Elle nous donnait tout l'amour et les soins dont nous avions besoin. Ce n'était pas reconnu.

Nous avons dû aller en centre d'accueil pour enfants – eh oui, il a fallu en arriver là ! – où nous avons été finalement mis en observation, mon frère et moi, pour évaluation. Ce furent plusieurs mois terribles loin de chez nous, dans une autre école. On ne nous avait donc pas entendus ?

Ce que je n'ai jamais compris c'est pourquoi la justice, les experts et le centre d'accueil pour enfants mettaient en cause la seule personne qui nous protégeait : notre mère. Chez elle, on se sentait en sécurité. Chez notre père, nous souffrions, nous avions la peur au ventre. Cependant, tous les intervenants nous disaient qu'on a besoin d'un père, que c'est l'intérêt de l'enfant de maintenir un lien. Alors que je trouve que si on se sent en insécurité chez un parent violent, on ne peut forcer les enfants à y aller à tout prix.

Ce qu'on m'a dit, c'est qu'on ne prend vraiment en compte ce que l'enfant dit qu'à partir du moment où celui-ci tente de se faire du mal (!), ou que l'on peut prouver que le parent est physiquement violent envers son enfant. Pour le reste, on nous disait qu'on exagérait ! À la suite de cela, j'ai vraiment pensé me faire du mal…

> Ce que je n'ai jamais compris, c'est pourquoi la justice, les experts et le centre d'accueil pour enfants mettaient en cause la seule personne qui nous protégeait : notre mère.

À rude épreuve

Mon frère et moi avons tellement souffert de toutes ces longues procédures ! Elles ont mis notre mère à très rude épreuve et ont donné trop de place à ce père violent par rapport à l'écoute qui nous a été faite. Ne fallait-il pas analyser son profil psychologique et arrêter de croire que, parce que c'est notre père, il est bon qu'on le voie ? Les traumatismes que nous avons vécus ont été renforcés par l'incompréhension de beaucoup de professionnels qui ne suivaient que leurs théories, leurs croyances.

Écoutez les enfants, tenez compte de leur vécu, surtout dans les situations de violence verbale ou/et physique entre leurs parents. Pourquoi avons-nous dû vivre aussi les violences, l'injustice de professionnels ? Pourquoi ne serions-nous pas, nous les enfants, capables de reconnaître les personnes qui nous font du mal ?

OPINION

Israël-Gaza : comment en parler aux élèves ?

■ Comment ouvrir les yeux de mes rhétoriciens sur ce que notre époque produit de plus inhumain ?

D.R.

Lionel Jonkers
Historien et professeur de religion catholique

À la lumière du va-t-en-guerre d'Israël, devons-nous encore lire *La Nuit* d'Elie Wiesel ? Voilà une question que se pose aujourd'hui un professeur de religion lorsqu'il prépare ses cours pour l'année prochaine. *La Nuit* [1] est, depuis des années, le livre donné à lire à des élèves de rhéto pour aborder la thématique de l'humanité face à l'énigme du mal. Mais à la lumière des opérations militaires menées par Israël à Gaza – qualifiées par certains analystes et historiens de crimes contre l'humanité, voire de génocide [2] – cette lecture reste-t-elle pertinente ? Peut-on encore enseigner ce texte fondateur de la mémoire de la Shoah sans faire écho à l'actualité tragique d'un autre peuple acculé, affamé, bombardé ?

Cette interrogation n'est pas confortable. Elle dérange. Et pourtant, elle est essentielle.

La Nuit, c'est le récit d'un jeune garçon, Elie Wiesel, déporté dans les camps nazis, confronté à l'anéantissement de sa famille, de sa foi, de toute trace de dignité humaine. Ce n'est pas simplement un témoignage, c'est un cri à la manière de Job : d'abord contre Dieu, ensuite contre l'oubli, contre l'indifférence, contre le silence. C'est aussi un texte fondateur pour penser l'éthique dans un monde qui a connu l'impensable.

Vigilance

Mais aujourd'hui, à Gaza, des milliers de civils – dont une majorité d'enfants – meurent dans un silence assourdissant, dans une inaction internationale. Le monde regarde, mais ne voit plus. Relire *La Nuit*, dans ce contexte, ne signifie pas comparer l'incomparable. La Shoah fut et demeure un événement unique dans sa radicalité, son idéologie exterminatrice et son organisation industrielle de la mort. Elie Wiesel lui-même refusait toute analogie facile.

Cependant, si *La Nuit* nous apprend quelque chose, c'est bien cela : lorsque la souffrance humaine est niée, lorsqu'un peuple est réduit à un "dommage collatéral", lorsqu'on banalise la violence extrême, l'horreur n'est jamais loin. Ce n'est pas d'équivalence qu'il s'agit ici, mais de vigilance. De conscience morale. D'un refus de hiérarchiser les douleurs.

Il y a un risque profond à sacraliser la mémoire d'Auschwitz au point de la rendre muette face aux drames contemporains. Le "plus jamais ça" n'a de sens que s'il vaut pour tous. Il n'est pas une exception juive ou européenne : il est un cri universel. Et il engage chacun – professeur, élève, citoyen – à ouvrir les yeux sur ce que notre époque produit de plus inhumain.

Comme un avertissement

Oui, *La Nuit* doit toujours être lue. Mais pas comme une pièce de musée. Pas comme une lecture obligatoire, figée dans l'histoire. Elle doit être lue comme une boussole. Comme un avertissement. Comme un texte qui aide les jeunes – et les moins jeunes – à reconnaître les signes d'un basculement moral. Et à comprendre que la dignité humaine n'est pas une question de nationalité ou de géographie.

En classe, en famille, dans les cercles intellectuels comme dans l'espace public, il faut oser poser cette question : que nous dit *La Nuit* quand d'autres enfants, aujourd'hui, meurent dans l'indifférence ? Si cette lecture n'apporte pas forcément toutes les réponses, elle nous empêche de détourner le regard, nous oblige à reconnaître les signes et à faire face à l'intolérable. Et à vouloir y mettre fin, à tout prix.

→ (1) Elie Wiesel, *La Nuit*, (1958), réédité aux Éditions de Minuit (2007).

→ (2) Jean-Pierre Filiu, *Un historien à Gaza*, Paris, Éditions Les Arènes, 2025 ; "Raphaël Pitti, médecin : À Gaza, c'est notre humanité qui recule", propos recueillis par Alice Le Dréau, *La Croix* [en ligne], le 7 juin 2025 ; "Henry Laurens et Jacques Semelin : L'État israélien a engagé un processus génocidaire à Gaza", propos recueillis par Laurent Larchet et Julie Connan, *La Croix* [en ligne], le 13 juin 2025.

→ Titre original : "À la lumière du va-t-en-guerre d'Israël, devons-nous encore lire *La Nuit* d'Elie Wiesel ?"